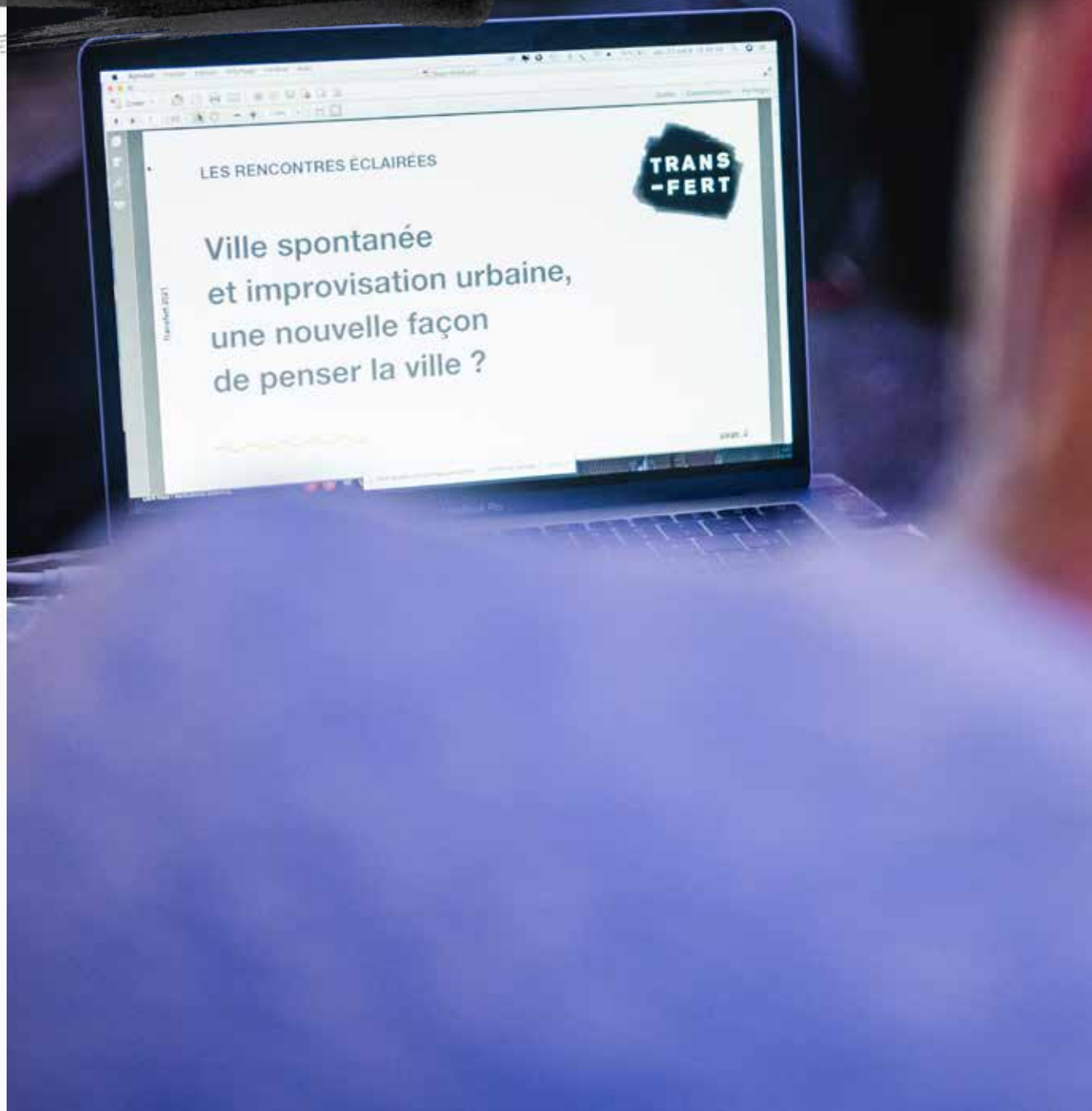


TRANSFERT



© Alice Grégoire

Retour sur les Rencontres Éclairées #6

Ville spontanée et improvisation urbaine, une nouvelle façon
de penser la ville ?

Jeudi 27 mai 2021

Les carnets de route du Laboratoire

transfert.co

SOMMAIRE

- 3** EN BREF
- 4** INTERVENANT•ES
- 6** LES RENCONTRES
- 7** 1/ TRANSGRESSER LES NORMES ET LES RÈGLES
- 8** 2/ DÉCONSTRUIRE LES RAPPORTS D'ECHELLE ET LA NOTION DE COMMANDE PUBLIQUE
- 10** 3/ REPENSER ET EXPÉRIMENTER
- 12** POUR EN SAVOIR PLUS SUR LE LABORATOIRE
- 12** INFOS PRATIQUES

RETOUR SUR LES RENCONTRES ÉCLAIRÉES

VILLE SPONTANÉE ET IMPROVISATION URBAINE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA VILLE ?

Le jeudi 27 mai 2021 de 15h30 à 18h

Invité.e.s :

Luc Gwiazdzinski, Géographe, Professeur à l'Ensa
Toulouse

Sophie Ricard, Architecte et assistante à la maîtrise
d'ouvrage et d'usage

Mark ETC, Artiste et metteur en scène de la
compagnie Ici-Même

Grégoire Alix-Tabeling, Co-fondateur de l'agence
Vraiment Vraiment

Lisa Levy, Chargée de cours à l'université de Genève,
cheffe de projet participation chez Label Vert

Kashink, Artiste graffeuse

Modération, assurée par **Fanny Broyelle**, Directrice adjointe responsable des projets et du Laboratoire
de Pick Up Production, Sociologue

Ces Rencontres se sont déroulées dans le contexte de la crise sanitaire avec une partie des intervenant.e.s
en présentiel et l'autre en visio-conférence.

EN BREF

Les Rencontres Éclairées sont des temps où
professionnels de l'art, de la culture et de la fabrique
de la ville partagent leurs savoirs et expériences et
débattent sur une problématique donnée. Cette session
de discussion a été l'occasion d'interroger la place de
la spontanéité et de l'improvisation dans la conception
et la réalisation de nos espaces publics. La ville peut-
elle être le lieu de la spontanéité, de l'improvisation et
de l'inattendu ?

Pour ces rencontres, L'équipe du Laboratoire a
souhaité mettre autour de la table artistes, chercheurs,
et professionnels de la fabrique de la ville afin de
comprendre quels sont les ressorts d'une culture de
l'improvisation dans la constitution de nos espaces
publics.

INTERVENANT-E-S

Kashink

Artiste graffeuse.
Paris (75)

Le travail de KASHINK questionne les codes esthétiques et la définition de l'identité. L'artiste se considère comme activiste, pratiquant une forme d'art public. Depuis une quinzaine d'années, son travail se développe particulièrement dans le street art, elle peint des murs et expose régulièrement son travail dans le monde entier, reçoit des commandes privées et voyage souvent pour festivals et expositions. Elle intervient aussi régulièrement dans des universités (Nanterre, La Sorbonne, Club Art Contemporain de Sciences Po) pour présenter son travail et échanger avec les étudiant.e.s. Depuis 2013, KASHINK porte quotidiennement une moustache dessinée au-dessus des lèvres comme deux traits d'eye liner, autant un parti pris artistique qu'une expérimentation sociologique activiste. L'artiste écrit actuellement un livre qui se présente comme témoignage dans lequel elle donne un éclairage sur cette performance.

Sophie Ricard

Architecte et assistante à la maîtrise d'ouvrage et d'usage.
Saint-Brieuc (22)

Architecte diplômée de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Versailles en 2009, je me suis rapprochée de l'agence Construire avec Loïc Julienne et Patrick Bouchain engagées pour une architecture et un urbanisme au service de la disparité des territoires, j'y ai développé la pratique de la permanence architecturale. Après trois années d'immersion dans une cité de promotion familiale à Boulogne sur Mer qui a abouti à sa rénovation par la participation active de ses habitants, j'ai activé le projet d'Université Foraine à Rennes, qui a permis de créer la commande du projet de l'Hôtel Pasteur, tiers-lieu d'un nouveau genre. Dans la continuité de ces projets, j'ai expérimenté la permanence au service d'une nouvelle forme d'urbanisme dans le cadre du dispositif de politiques publiques de l'ANRU II sur Saint-Brieuc pour un urbanisme résilient, social et culturel ancré dans le temps long.

Luc Gwiazdzinski

Géographe, Professeur à l'Ensa Toulouse.
Toulouse (31)

Il travaille notamment sur les questions de temps, de mobilité, l'espace public et sur les relations art-territoire. Il a dirigé de nombreux colloques et programmes de recherche et une quinzaine d'ouvrages sur ces questions parmi lesquels : la ville 24h/24, L'aube ; La nuit dernière frontière de la ville, L'aube ; Saturations, Elya ; Chronotopies, Elya ; Manifeste pour une politique des rythmes, EPFL Editions ; Night Studies, Elya (...). Il développera ses réflexions autour de la notion de "ville malléable et réversible" et de "rythme" en insistant sur l'importance de l'espace public.

Lisa Levy

Chargée de cours à l'université de Genève / cheffe de projet participation chez Label Vert.
Genève (Suisse)

Auteure d'une thèse en géographie-aménagement sur l'improvisation en aménagement du territoire, j'enseigne actuellement à l'université de Genève et travaille pour un bureau spécialisé dans les démarches participatives. Elle utilise l'improvisation comme prisme pour analyser tant la fabrique des projets urbains et de territoire (leurs dynamiques, temporalités et instruments) que les compétences des acteurs qui les produisent. Face aux incertitudes et aux limites actuelles posées à la vie en collectivité, les questions liées à l'écriture d'un récit collectif, à la co-construction de l'action, au partage de l'espace public et privé, sont au coeur des enjeux. Je vois l'improvisation comme un modèle d'action pour observer des modalités de collaboration entre acteurs qui sortent des cadres traditionnels mais aussi pour en proposer de nouvelles.



● Mark ETC

Artiste et metteur en scène.
Ile de France (75)

Mark Etc conçoit des actions immergées dans la réalité urbaine démarche conduite principalement en espace public avec le groupe Ici-Même, compagnie conventionnée Drac-Ildf. Le groupe Ici-Même s'est fait connaître par des surprises urbaines, mystifications sophistiquées mêlées à la réalité de la ville, impliquant dispositifs et travail de l'acteur pour questionner et mettre en tension le devenir urbain.

Il a notamment participé à la conception de «Toute la lumière sur la ville du futur », une vraie/fausse opération de city marketing aussi prospectifs que coercitifs et « Qui décide du sens du vent », un ciné-parcours en déambulation nocturne libre à l'échelle d'un quartier parisien mêlant théâtre et création cinéma.

● Grégoire Alix-Labeling

Co-fondateur de *Vraiment Vraiment*.
Ile de France (75)

Grégoire a fait le choix très tôt de confronter le design aux politiques publiques. Formé au design graphique et à la communication, il fait évoluer sa pratique de graphiste pour s'intéresser à la manière dont acteurs publics et privés, associations et citoyens dialoguent, construisent des projets communs et relèvent les défis posés par l'évolution de notre société. Son expertise s'est affinée petit à petit sur les rapports entre acteurs territoriaux, élus et habitants. Il utilise le design et le dessin pour faire émerger des visions d'avenir même dans des territoires considérés comme délaissés, pour accompagner des acteurs administratifs dans des démarches d'innovation et pour réconcilier habitants et participation. Il développe une vision globale de l'aménagement comme réponse aux enjeux écologiques, de mobilité et de fracture sociale dans les territoires ruraux et périurbains.

MODÉRATION

Fanny Broyelle

Directrice adjointe responsable des projets et du Laboratoire de *Pick Up Production*, Sociologue.
Doctorante à l'ED Espaces cultures et sociétés (AMU), chercheuse associée à *Mesopolhis* [Centre méditerranéen de sociologie, de science politique et d'histoire - Sciencespo.Aix-AMU-CNRS]

Récemment installée sur la côte Atlantique à Nantes, Fanny Broyelle a vécu à Marseille plus d'une vingtaine d'années. Son expérience professionnelle passée par Mondes Communs, Marseille-Provence 2013, Lieux publics, la Régie culturelle régionale, l'Arcade ou la Chourmo de Massilia Sound System s'oriente vers la création et l'action culturelle doublés d'un engagement citoyen avec des projets artistiques qui questionnent l'espace public, la rencontre avec le public et/ou le dialogue entre différents domaines. Chercheuse associée à *Mesopolhis* [Centre méditerranéen de sociologie, de science politique et d'histoire - Sciencespo.Aix-AMU-CNRS] et doctorante à l'ED Espaces cultures et sociétés (AMU), ses axes de recherche portent sur l'impact de la présence d'artistes dans des espaces non dédiés à la culture, ainsi que sur la définition d'une méthodologie contextuelle appliquée aux projets artistiques et culturels de territoire.



LES RENCONTRES

S'appuyant sur leurs expertises, tous les invités ont été amenés à rendre compte de leurs pratiques faisant état d'expériences locales ou dans d'autres territoires. Après les interventions, la parole a circulé dans la salle afin d'ouvrir le débat. Après un court propos introductif de Nicolas Reverdito, directeur de Pick Up Production, la parole a été donnée à Fanny Broyelle, directrice adjointe responsable des projets de du Laboratoire de Pick Up Production et sociologue. C'est elle qui assure la modération de ces sixièmes Rencontres Éclairées sur le thème : Ville spontanée et improvisation urbaine, une nouvelle façon de penser la ville ?

Partant de ces deux termes « spontané » et « improvisation », Fanny Broyelle fait remarquer qu'ils ne s'accordent pas naturellement aux questions d'aménagement et d'urbanisme. Le spontané étant relatif à ce qui se produit de soi-même, sans avoir été provoqué, qui se fait sans réflexion, ni calcul ; tout le contraire du programmé et de l'étudié. L'improvisé, étant ce qui est composé sur-le-champ, sans préparation, avec les moyens du bord ; tout le contraire de ce qui est prévu, planifié et préparé.

Se pose alors la question de savoir si ces concepts, qui semblent disqualifiés dans le monde de l'architecture, de l'urbanisme et de la fabrique de la ville, n'y trouvent finalement pas leur place.

Pour répondre à cette interrogation, les invité-e-s ont parlé de leurs pratiques respectives et de leurs visions de ce que peut-être l'improvisation et la spontanéité au sein des espaces publics. Cette synthèse propose une lecture en trois grandes parties : transgresser les normes et les règles ; déconstruire les rapports d'échelle et la commande publique ; repenser et expérimenter.

Avant de développer ces points de vue, il convient de s'accorder sur des éléments de vocabulaire, Luc Gwiazdzinski propose une triple définition de ce qu'est un espace public ; « *C'est partiel, partial et c'est pour créer les conditions du débat* » prévient-il. La première définition que le géographe propose est celle de Habermas¹, à savoir que l'espace public est entendu au sens politique, comme étant la possibilité de créer un espace entre des personnes. Créant ainsi la potentialité d'un échange ou d'un débat. Seconde proposition, c'est l'espace architectural et urbanistique. Celui des pratiques, celui qu'on essaie de fabriquer quand on travaille dans les territoires, dans les villes, et qui ne fonctionne pas toujours. Troisième acception du terme, c'est l'espace public comme l'espace politique du « faire ». Celui des appropriations voire des détournements. Il ajoute enfin que « *le questionnement que l'on a ensemble, s'inscrit dans un contexte d'éclatement des espaces, des temps et des mobilités* », ce qui fera l'objet d'un développement ultérieur, dans ces pages.

« L'improvisation, quelque part, elle ne demande pas de renoncer à la planification mais peut-être d'en faire différemment. »

Lisa Lévy

1 - Habermas, J., L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise, Paris, Payot, 1978.

1/ TRANSGRESSER LES NORMES ET LES RÈGLES

Le premier faisceau d'arguments tourne autour de la transgression des normes et des règles, rendue possible par des actes improvisés et spontanés. Kashink, artiste graffeuse aborde sa pratique artistique. En premier lieu, elle distingue les commandes - catégorisées de travaux « légaux » - du street art ou du graffiti qu'elle décrit comme « *illégaux, libres et spontanés* ». Pour autant, Kashink conserve cette vision spontanée dans sa pratique, qu'elle qu'en soit la nature. Pour l'artiste, peindre dans la rue c'est peindre dans le flot constant des choses qui se passent, qui sont inattendues et imprévisibles. Ainsi, travailler de manière improvisée est naturel ; préparer des choses à l'avance est incompatible avec sa forme d'art. Elle explique que dans le street art et le graffiti, tout vient d'un élan libre et éphémère car on ne sait jamais en fait combien de temps l'œuvre va tenir, est-ce qu'elle va rester ou pas ? Est-ce qu'il n'y a pas quelqu'un qui va repeindre par-dessus.

Kashink évoque aussi la notion d'art public : « *Quelque chose qui est facile d'accès, quelque chose avec laquelle il est facile d'interagir* ». Par ce biais s'exprime toute une réflexion autour de l'identité et la présence dans l'espace public de personnages que l'on ne voit finalement jamais. Kashink questionne les codes esthétiques et propose des alternatives aux représentations standardisées et normées, comme celles que l'on peut voir quotidiennement dans les publicités. Car, tel un geste qui augmente son travail d'artiste, Kashink porte depuis plus de sept ans, deux traits d'eye-liner au-dessus de la bouche, représentant une fine moustache. Ce maquillage (qui n'est finalement qu'un déplacement du maquillage féminin normalement posé sur leurs paupières) est une prolongation de son questionnement sur les normes de genres. Cela ouvre le champ sur une autre manière de se présenter au monde et constitue pour l'artiste une autre manière d'exprimer sa liberté.

Alors que Kashink s'approprie l'espace public, avec ou sans autorisation, pour y disséminer des personnages qui remettent en perspective nos représentations de genres et nos rapports aux corps ; Mark ETC, artiste et metteur en scène du groupe Ici-Même, infiltre la ville par le faux.

En premier lieu, la compagnie a réalisé des actions de faux marketing territorial, une opération qui a permis de parler de la ville de manière indirecte en s'adressant aux riverains et riveraines et d'aller à l'encontre de la standardisation et de l'uniformisation de la ville. Mark ETC explique : « *En l'occurrence, créer une fausse opération de city marketing, c'était réaliser des mobiliers urbains en attribuant un équipementier ; nous étions un concurrent direct du fameux Jean-Claude Decaux, qui a une grosse responsabilité sur la mondialisation du paysage* ».

Un banc qui se déplie en lit clic-clac, un candélabre où l'ampoule est remplacée par un aquarium pour questionner la présence animale en ville, un logement qui tient sur une place de parking... Mark ETC nomme ces actions des mystifications urbaines, lesquelles ne sont pas réalisées « *pour singer un équipementier* », mais est plutôt « *un prétexte pour décrire le double langage de l'aménagement urbain* ». Il s'agit pour la compagnie de montrer que des services nouveaux, intermédiaires, transitionnels ou bien éphémères peuvent être le signe d'autre chose. Cette transgression des codes de l'aménagement des espaces publics ayant pour but de restituer leur place aux citoyens, par le questionnement que posent ces aménagements absurdes. C'est aussi la responsabilité des designers, ainsi que de toute la chaîne de commande, des élus, qui sont questionnées, sur la manière dont nous vivons ensemble dans la ville. La démarche entreprise par Mark ETC ayant pour vocation d'alerter et de donner à voir les aberrations qui

peuvent exister dans l'aménagement des espaces publics et d'ainsi rappeler la complexité de la programmation urbaine.

S'il est commun que le monde de l'art questionne les normes - esthétiques, sociales ou d'usage - il peut en être de même dans le monde de la fabrique de la ville. C'est le cas avec l'architecte Sophie Ricard qui évoque la manière dont elle a transgressé des modes d'actions institutionnalisés et standardisés. Elle raconte une opération menée à Boulogne-sur-Mer (où elle s'est installée par souci de proximité avec le projet) avec notamment des gens du voyage, afin de mettre en critique l'uniformisation des logements sociaux et de plaider pour un habitat complètement approprié. La problématique soulevée étant : pourquoi demande-t-on de rendre à blanc des logements, alors que l'on peut y avoir passé trente ans de sa vie et que la valeur d'usage apportée par les habitants n'est pas reconnue comme une plus-value ?

« Le fait d'habiter dans un logement, son entretien et l'appropriation de l'espace, fabrique de l'histoire, fabrique peut-être une architecture que l'on aura envie de donner, de léguer. »

Sophie Ricard

Ainsi, elle a pu faire évoluer les modes de faire des bailleurs sociaux, en proposant une alternative où les locataires ont pu s'emparer de leurs logements, principalement pour le rénover mais aussi pour l'adapter à leurs façons de vivre.

Trois exemples qui montrent qu'une action spontanée, qu'elle soit adaptée à son contexte ou qu'elle le transgresse, permet une remise en question des normes et des règles et fait bouger des modes de faire ou des représentations. Cette première étape de la réflexion, avec des exemples issus des mondes de l'art ou de l'architecture montre d'une certaine manière que l'action spontanée ou improvisée permet la déconstruction des rapports d'échelle et la notion de commande publique.

2/ DÉCONSTRUIRE LES RAPPORTS D'ÉCHELLE ET LA NOTION DE COMMANDE PUBLIQUE

De tous ces actes outrepassant les normes et les codes, une réflexion s'amorce sur cette question de la déconstruction.

Dans les rapports d'échelle, c'est la question du temps qui arrive en premier lieu dans la discussion. Cette notion semble centrale quand on évoque les actions spontanées et improvisées.

Là où l'artiste Kashink nous parle d'un temps incertain pour ses œuvres, livrées aux aléas de la rue ainsi qu'une pratique de « l'ici et du maintenant » ; Sophie Ricard prône l'importance du « temps long » avec la notion de « permanence architecturale » qu'elle pratique au sein des

projets qu'elle mène. Le principe de cette permanence architecturale est d'habiter les sites, ou au moins y monter son bureau, afin de résider au sein même de la ville et de prendre la température du territoire pour comprendre comment on y vit et comment on peut le transformer. Ce mode d'action permet de reterritorialiser la commande.

Ainsi, Sophie Ricard propose une autre lecture du métier d'architecte : « *ne pas faire dix projets par an, mais déployer le projet dans le temps long afin de pouvoir connaître le territoire sur lequel on se trouve* ». C'est à ce sujet que Luc Gwiazdzinski invite à relire Pierre Sansot : « *les belles choses prennent du temps* ».

Sophie nomme cette intervention le « savoir habité », notion

qui déconstruit un autre rapport d'échelle, celui de la prise en compte du territoire d'intervention. Ce n'est pas juste les habitants d'un côté et les opérateurs de l'autre. « *Nous sommes tous habitants de quelque part* » déclare-t-elle. Sophie Ricard fait remarquer que l'élu est le premier habitant, l'aménageur est un cohabitant.

« *Nous avons tous une vision de la façon dont on a envie de vivre, de s'appropriier les espaces* ».

Sophie Ricard

Pour cela, il faut laisser le temps de la compréhension du territoire, afin d'avoir la capacité à apporter une réponse située - adaptée à la situation – qui est une autre lecture que celle proposée par la commande qui prédéfinit un usage ou une forme construite selon une programmation et une planification.

C'est dans cet état d'esprit que le projet de l'Hôtel Pasteur à Rennes s'est déroulé. Dans cette ancienne faculté dentaire en plein coeur de ville, il y avait trois mille mètres carrés vides, délaissés par l'Université qui avait rejoint le site de Pontchaillou. Avec Patrick Bouchain, ils arrivent avec cette idée : « *monter une université foraine, une école des situations, capable de faire se rassembler différentes formes de savoirs, théories et pratiques, en vue de travailler sur le non-programme* ». Là se met en place une nouvelle manière d'appréhender ce bâti, pour faire en sorte qu'il redevienne un bien commun. Que cette architecture et ce patrimoine puissent être appropriés par les gens. C'est une vision inversée de ce qui se fait habituellement : mettre le bâtiment à l'épreuve des usages qui définiront son devenir, plutôt que de lui programmer un devenir et le mettre à l'épreuve de cette réalisation. Comme l'assume Sophie Ricard : « *l'idée était bien de se dire : non il n'y a pas d'idée !* ». Elle ajoute que l'élu a pris un gros risque en soutenant cette aventure, dans une relation de confiance fondamentale qui a permis une totale déconstruction de la commande publique.

Grégoire Alix-Tabeling, designer et cofondateur de

Vraiment Vraiment évoque quant à lui les modalités de fonctionnement que son agence a mis en place auprès des institutions afin de faire prendre en considération les usages en amont, puis « forcer leur prise en compte » dans les décisions stratégiques pour enfin porter une attention particulière à la manière dont les politiques publiques « ré-atterrissent sur le terrain ». Partir du terrain, écouter et construire avec les gens, constitue pour Grégoire Alix-Tabeling la meilleure manière de révéler les aménités sur un territoire précis - à savoir des espaces agréables et sensibles à l'imaginaire des citoyens ordinaires. Selon lui, c'est sur la base des usages exprimés spontanément, que peut s'amorcer la transformation de l'action publique. Sortir d'une programmation technocratique et accueillir les propositions pour les mettre en œuvre.

Avec Ici-Même, nous l'avons vu plus haut, Mark ETC propose des actions artistiques dites *in situ* et *in vivo* – sur place et au sein du vivant. Parmi les dispositifs présentés par la compagnie, « Air Soft » propose une lecture de l'aménagement du quartier Saint-Blaise à Paris sur un mode fantastique, à la manière d'une saga. Pendant cinq ans, ce feuilleton collectif s'est écrit avec les habitants, sans commande publique, avec le parti pris de mettre « *le pied dans la porte et de frapper aux fenêtres* ». À l'issue des cinq années d'investigations, de rencontres et d'écriture, le collectif a offert une restitution nocturne aux habitants, avec un ciné parcours en quinze étapes, de nature à faire comprendre les différents marqueurs historiques de cette construction urbaine, de cette fabrique de la ville. Par des projections de films recontextualisés sur les lieux mêmes de leur tournage, c'était une nouvelle manière pour le collectif de faire médiation aux faits urbains et paysagers ainsi que d'offrir une lecture artistique de ce que pouvait être un aménagement sur le temps long.

Tout l'intérêt de cette opération artistique demeure dans ce que certains appellent « l'autosésine2 », c'est-à-dire des projets qui, non inscrits dans des cadres de commandes publiques ou de cahiers des charges, se permettent de réaliser des actions dans une grande liberté de conception,

2 - concept utilisé par les membres de l'Académie de l'urbanisme culturel, pilotée par le POLAU (<http://polau.org/>)

de gestion et de cadres de collaborations. Cette posture permet de sortir de la logique des appels à projets ou des lettres de commande et ainsi, comme le revendique Mark ETC : ne plus être « une succession de projets » mais « un trajet ».

Ainsi, l'opération menée en autonomie par Ici-Même a permis de déconstruire une forme de sectorisation des actions, entre conception et réalisation. C'est le point de vue que défend la géographe Lisa Lévy : à savoir remettre en question le « grand partage » entre conception/ planification d'un côté et action de l'autre. Cette proposition peut déstabiliser les professionnels de l'urbain et les politiques, car ce séquençage plan/planification/décision/ action, permet en finalité d'isoler les phases d'expertises et les décisions. Cela délimite une zone de maîtrise et on comprend la complexité à la remettre en question.

Pourtant, ce mode de faire spontané ou improvisé, montre qu'en déconstruisant les rapports d'échelle (temps, lieu), c'est la notion de commande publique qui est questionnée. Devenant un endroit où tout le monde peut devenir expert de son territoire, et se sentir légitime dans la conception ou l'action, dans l'appréhension de son propre cadre de vie. Les différents témoignages rendent compte de la place du sensible dans les diagnostics. Accueillir le spontané et l'improvisé dans l'aménagement urbain permet de donner un nouveau souffle à l'action aménagiste, à la réflexion collective. Notamment lorsqu'il est question de qualité de vie et de bien-être, de bien vivre, voire du vivant. Car ce mode de faire pose aussi la question des cohabitations avec l'ensemble du vivant. Comme le rappelle Luc Gwiazdzinski : « *la ville c'est d'abord quelque chose qui s'éprouve et qui se ressent* ».

3/ REPENSER ET EXPÉRIMENTER

L'action spontanée et improvisée, on l'a vu, offre des possibilités de transgression des normes et des codes d'une part et, d'autre part, une déconstruction des rapports d'échelle qui appellent à repenser les systèmes établis. En ancrant l'action *in situ* et *in vivo* dans un temps élastique, l'improvisation urbaine au même titre que la spontanéité, permet de ne pas aller d'un point A à un point B via une ligne droite pensée par une catégorie « d'experts », mais propose une multitude de trajectoires plus ou moins longues, plus ou moins sinueuses, voire qui n'aboutissent jamais au point B, mais à un point C qui se révèle être plus pertinent, en cours de route.

« Nous ne sommes pas qu'une succession de projets, nous sommes des trajets et en tant que trajet nous avons un atout formidable, c'est celui de pouvoir grandir avec ce qui nous environne et d'en témoigner. »

Mark ETC

L'expérimentation est une valeur forte pour chacun des intervenants. Sophie Ricard explique : « *Pour moi il faut retrouver l'action permanente mais sur le temps long de l'expérimentation* ». Les actions menées autour de l'Hôtel Pasteur ou par l'agence Vraiment Vraiment en sont de bons exemples. Avec le « permis de faire » Sophie Ricard au sein de La preuve par 7 opte pour le droit à l'expérimentation pour décloisonner les expertises dans une « liberté de faire et d'être ».

C'est ce que défend également l'équipe de Pick Up Production avec l'aventure artistique et culturelle Transfert. Implanté sur un territoire en transition, Transfert s'insère dans une démarche de recherche-action, et par les sujets que son Laboratoire explore, tente de faire dialoguer le projet culturel avec le projet urbain (à savoir la ZAC Pirmil-les-Isles). Si l'attente politique est forte, la rencontre n'a rien d'aisé entre les différentes équipes confrontées à leurs logiques propres. Lisa Levy propose une interprétation du projet

selon une grille « de projet improvisé » qu'elle a élaborée dans le cadre de ses travaux de recherche. Elle en énonce alors les grands principes. Le premier d'entre eux est « *la non-séparation entre la composition et l'exécution, entre le prévoir et le faire* ». Ensuite vient le principe d'indétermination qui sous-entend une certaine ouverture au départ du projet ainsi qu'une ouverture des finalités. L'exemple de la commande du maire de Rennes pour la « non-programmation » de l'Hôtel Pasteur est un bon exemple. Selon Lisa Lévy, un acte improvisé naît toujours d'une impulsion, celle-ci peut être politique, artistique ou venir de n'importe qui. Néanmoins, elle pose l'intention de départ puis se laisse aller au lâcher prise.

« On ne sait pas ce que ça va donner à l'arrivée, on a les intentions mais l'histoire, on veut qu'elle s'écrive avec les habitants, avec le territoire »

Lisa Lévy.

Le troisième principe est celui de coproduction qui entend une ouverture du jeu d'acteurs. « *On donne le témoin à des acteurs divers et variés qui vont s'en emparer et travailler sur le thème donné au départ et le transformer* ». Quatrième grand principe d'une action improvisée : la construction en continu et rétrospective du récit qui vient donner sens à l'action collective. C'est une écriture « se faisant », écrite au fur et à mesure, et qui entre en concomitance avec l'action, sur le temps long, années après années. Enfin, cinquième et dernier principe, c'est celui de l'inachèvement, voire de la disparition. C'est cette idée de l'éphémère que l'on retrouve beaucoup au détour des différents projets et exemples cités lors de ces rencontres. Celle-ci est vraiment centrale dans la logique d'improvisation. Ce qui n'est pas incompatible avec le temps long, explique Lisa Lévy.

Cette démonstration proposée, il n'en demeure pas moins que le changement de vision doit s'opérer du côté des professionnels de la ville et de la fabrique des territoires. Dans les questions avec la salle, l'interrogation émerge sur la non-présence de personnes en charge de l'aménagement, en particulier du territoire de Transfert. Comment faire bouger les lignes si les principaux interlocuteurs ne sont pas présents pour entendre d'autres modes de faire ? Luc Gwiazdzinski invite les acteurs de la ville à devenir plus « hybrides », à déplacer leurs regards et leurs pratiques du côté des artistes et vice-versa. Cela peut apporter des compétences nouvelles, notamment en termes d'ambiances et de temporalités. Ce qui les pousse à imaginer de nouveaux designs, de nouvelles manières de faire de l'urbanisme.

Pour conclure, il convient de rappeler que l'improvisation urbaine et les actes spontanés sont difficiles à caractériser car ils sont à la fois protéiformes, malléables et contextuels. Néanmoins, de nombreuses actions se réalisent selon ces modes de faire ; et elles ne sont pas que le fait des artistes ou des créatifs. Dans le champ de l'architecture ou de la maîtrise d'usage, les lignes bougent et de nouveaux modes de faire émergent, avec des résultats intéressants. Reste aux décideurs de déconstruire leurs propres normes. Car il se s'agit pas de renverser la table et renoncer à la planification, mais comme le suggère Lisa Lévy, d'en faire différemment en laissant des zones blanches, des espaces non définis avec des temporalités différentes qui permettent aux usagers de s'approprier la fabrique urbaine et de penser les espaces publics comme des espaces de liberté

POUR EN SAVOIR PLUS SUR LE LABORATOIRE

Le laboratoire indiscipliné

Transfert est un village utopique grandeur nature, dans lequel une constellation de métiers et d'artistes perturbe la façon traditionnelle de « fabriquer » la ville et crée des situations inédites. Dans cette expérimentation à échelle urbaine, l'équipe internalise un travail de recherche-action, en mettant en place un Laboratoire pluridisciplinaire qui questionne la place de l'art et de la culture dans la ville de demain. Année après année, le Laboratoire analyse et raconte le vécu de Transfert. Le Laboratoire s'organise à partir de trois axes : être ensemble, vivre ensemble et agir ensemble. Un axe transversal rejoint ces trois axes pour questionner la dimension esthétique et narrative du projet, et notamment la place du récit dans l'identité d'un territoire.

CONTACTS

Fanny Broyelle

Directrice adjointe et responsable des projets du Laboratoire de Pick Up Production et sociologue.

fanny@pickup-prod.com

Bastien Bourgeais

Chargé de projets de recherche-action au sein du Laboratoire de Transfert, étudiant au sein d'un master d'architecture (École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes).

bastien@pickup-prod.com

Chloé Gingast

Assistante de recherche au Laboratoire de Transfert, diplômée d'un master de géographie à l'Université de Bordeaux-Montaigne et étudiante au sein du master d'urbanisme Villes et Territoires à l'Université de Nantes. Disciplines de recherche : Urbanisme, Géographie, Espace public et projet artistique.

chloe@pickup-prod.com

Média

www.transfert.co



[#transfertco](https://www.instagram.com/transfertco)



Pick up production

9 rue Abbé Grégoire, 44400 Rezé

www.pickup-prod.com

+33 (0) 40 35 28 44

contact@pickup-prod.com

Partenaires institutionnels



Mécènes / Partenaires



Mécènes fondateurs : Capital Atlantique, Crédit Agricole Atlantique-Vendée